

Petit déjeuner à la chapelle

autour de l'exposition de Makiko Furuichi
avec Eva Prouteau



Le samedi 2 octobre, un petit déjeuner avec Nello

Pour ce nouveau petit déjeuner, Sylvain, Virgile, Dany, Cécile, André, Christian, Sophie et Élise sont présents au rendez-vous, accueillis par Antoine Avignon. En buvant nos cafés ou thés et en grignotant des viennoiseries, nous commençons par aborder l'exposition de Makiko Furuichi, *Rêverie détremée*, par le biais du personnage de Nello. Je raconte en détail l'histoire de ce petit garçon, peu connue en France, très populaire au Japon en raison du succès de l'anime « Nello, le chien des Flandres » : un enfant abandonné par la chance, qui finit par mourir de froid avec son chien, seul ami fidèle, dans la cathédrale Notre-Dame d'Anvers, devant un tableau de Rubens. Makiko Furuichi, qui regarda cet anime à la télé japonaise lorsqu'elle était petite, fut très choquée par le dénouement terrible de l'intrigue : pourquoi le sort s'acharne sur certains êtres bons, et encore pire, sur un enfant ? L'histoire de Nello constitue le ferment de l'exposition. Petite coïncidence : dans la fiction, il se trouve que le grand-père de Nello est le seul qui l'encourage à devenir artiste.

Le hasard fait que le grand-père de Makiko Furuichi fut peintre lui aussi : elle ne l'a pas connu, mais il demeure une sorte de figure tutélaire bienveillante.



Ensuite, je demande au public de dessiner une sorte de résumé de l'exposition, très simplement, à base de formes géométriques basiques. Nous obtenons une première étape en triangle, qui reprend la forme des pans du tipi, forme qui se répercute sur l'ouverture du rideau monumental, que l'on pourrait représenter par un énorme rectangle. Ensuite, vient la cimaise en bois naturel, rectangulaire à nouveau avec deux décrochements latéraux, rappel du retable tripartite. Et pour finir, une immense arche, forme récurrente dans l'architecture de la chapelle.

On se rappelle que Guillaume Pinard a déjà investi cet espace mural en forme d'arche : il y avait peint un immense embrasement. Antoine Avignon cite également le monochrome de Christophe Cuzin.

Nous nous arrêtons sur une spécificité de l'exposition : son déploiement vertical.

L'objet rideau fut déjà exploré par Alexandre Périgot, mais dans une trajectoire ondulante : l'installation s'appelait « Jumbo Delire », et reprenait les hallucinations de Jumbo sous alcool.



Très différemment, Makiko Furuichi joue la frontalité : elle obture l'entrée de l'exposition, en même temps qu'elle nous invite. Idem pour le tipi, avec certains de ses pans en voile transparent : on peut regarder, mais pas pénétrer.

Et ce que l'artiste offre à la contemplation dans cette petite tente, c'est un fragment de corps, un corps délité, désagrégé, partiellement disparu. Quel corps est dans ce pull ? Pourquoi ces mains et cette tête sont si étranges ? Nello, si c'est lui, est-il plongé dans une rêverie ou dans un cauchemar ?

De la petite échelle du tipi, on passe à l'échelle monumentale du rideau, écarté lui-même par deux très grandes mains, assez monstrueuses, peut-être celles d'un géant de pierre : d'emblée, on sent que les mains ont de l'importance pour Makiko Furuichi !

L'icône est végétale, luxuriante, jungle colorée accueillante, englobante. Même si plus on lève le nez, plus ça se gâte. À l'endroit du passage, le lavis bleu est très doux. Ce qu'on entrevoit par l'ouverture, c'est un cadre avec une aquarelle qui reprend le motif floral et la même palette à la fois colorée et délicate. Quand on visite une exposition, il faut s'imaginer que l'artiste et le commissaire, ici Bertrand Godot, ont anticipé notre regard, et imaginé où et comment nos yeux se posent pour la première fois dans ce parcours. Ce cadre sur la cimaise, le plus en vue, est une sorte de prolongement du rideau.

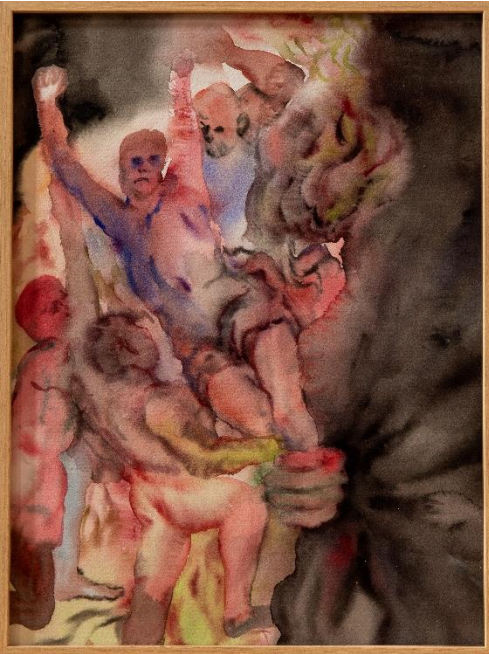
Autour, divers éléments nous rappellent ce qui a précédé : la technique très aqueuse, des fragments de corps (petites mains, masques, grosse langue). Le corps peut sembler maltraité, chiffonné, grimaçant, grotesque. Parfois trop grand (la langue), parfois trop petit (les mains en plasticine).



Nous commentons ensemble les aquarelles sur fond noir : des singes hybrides, qui tiennent parfois des masques. Ils nous regardent comme venus d'un rêve, des fantômes qui se moquent de nous ?

Je rappelle la tradition moralisatrice, consistant à représenter des singes habillés en hommes : associé durant le Moyen-âge au diable et à l'homme corrompu, le singe qui caricature les faits et gestes de l'homme devient à lui seul un genre pictural, fleurissant dans les Pays-Bas méridionaux du XVIIe siècle. En parallèle, de Mantegna à Picasso, de Watteau à Chardin, en passant par Goya ou Delacroix, le singe devient le double idéal du peintre ou du sculpteur plagiaire, incapable de dépasser les recettes apprises en atelier, et l'imitation servile.

Makiko Furuichi se réfère également à une vidéo virale au Japon, montrant un singe servant dans un restaurant, masqué et habillé en petite fille, vidéo qui a inspiré l'artiste Pierre Huyghe (Untitled, Human mask, 2014) pour l'une de ses œuvres. Que ressentent ces animaux dressés ? Qu'est-ce que l'humain fait à l'animal lorsqu'il le traite ainsi ? Les singes de Makiko nous contemplent de manière malicieuse, moqueuse, critique. Ils nous renvoient peut-être à notre mauvaise conscience. Ou à une part de notre humanité non désirée, non désirable, trop sauvage, trop poilue : la part animale qu'on aimerait étouffer.

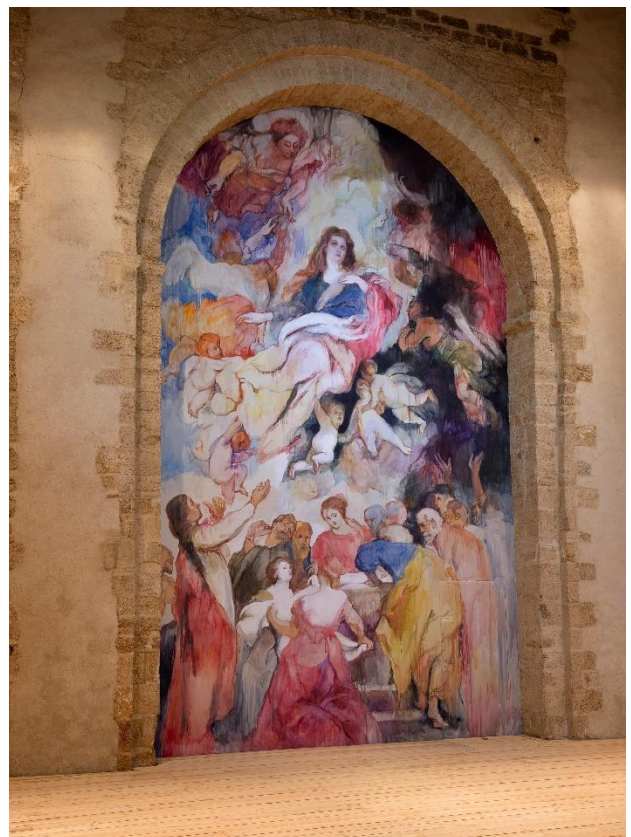


Les autres créatures de Makiko ne semblent finalement pas si éloignées : un cerveau fleur, une femme sans tête, un visage aux oreilles surdimensionnées... On souligne aussi des résurgences de l'histoire de l'art et de la peinture religieuse : on s'arrête notamment sur L'érection de la croix de Rubens, qui est à la cathédrale Notre-Dame d'Anvers, la dernière image que Nello voit avant de mourir. Certaines de ces scènes peuvent être lues de manière assez effrayante, malgré l'apaisement que procurent les couleurs !

Le lâcher prise et l'absence de traits qui enferment la couleur montrent bien à quel point l'artiste est en quête de liberté, au-delà d'une connaissance virtuose du dessin, et notamment du dessin académique tel qu'elle l'a pratiqué à l'école d'art de Kanazawa, au Japon. Chez elle, la rigueur côtoie la liberté.

Nous finissons devant l'Assomption de la Vierge revisitée : y a-t-il de l'ironie dans cette œuvre ? Tout s'égoutte, dégouline, s'abîme, comme si c'était passé de mode ou pas trop entretenu. On serait comme devant un vestige, représentant un ancien mythe fatigué, une croyance qui fond. L'ange qui surplombe la composition est-il vraiment accueillant ? Est-ce que Nello va réellement trouver quelqu'un pour le mettre à l'abri ? Des signes montrent que cette assomption peine à monter : elle est même plutôt en train de s'affaisser... Normalement, on s'élève vers la lumière de Dieu : là, ce sont plutôt les ténèbres qui contaminent le haut de cette composition. Le Ciel est mitigé, parfois diabolique (noir et rouge), et ça et là des visages démoniaques ou simiesques se distinguent, ou des serpents. La palette de Rubens est souvent respectée, et en ce sens Makiko Furuichi sort de sa zone de confort. Elle rejoue à sa manière la querelle du dessin et de la couleur.

Et elle nous permet aussi de sentir à nouveau une forme d'éblouissement devant une telle monumentalité et un tel dynamisme dans la composition, quelque chose d'impressionnant quand on est un petit enfant, comme Makiko Furuichi l'était lorsqu'elle regarda l'anime Le chien des



Flandres. Ce qui nous rappelle aussi, au passage, à quel point les enfants japonais furent bercés d'une Europe fantasmée.

On sent qu'elle a pris beaucoup de plaisir, et qu'elle y a mis beaucoup de générosité à peindre ce tableau monumental : elle adore les angelots, on le voit bien ! Et en même temps on perçoit un peu de moquerie. Cela peut faire rire que cette artiste ait eu



l'audace de mettre ce type de peinture dans ce contexte, précisément. Nous évoquons alors le travail récent de Makiko Furuichi, qui a beaucoup pratiqué l'in situ. À Saumur, dans les caves troglodytes Ackerman ; dans une petite grotte à l'Abbaye de Fontevraud, une grande fresque en extérieur à Toulon ; ou dans un hôtel à Nantes. On sent que cette artiste aime de plus en plus se déployer : le plaisir est dans le faire. Par ailleurs, comme pour l'exposition de Marion Verboom, cette proposition est clairement sous influence du lieu qui l'abrite, une chapelle. Cette exposition est le résultat de trois semaines d'immersion totale. Si on lui avait proposé le double de temps, Makiko aurait-elle repeint les murs, recouvert les vitraux ?

Le mot de la fin, formulé par André : on sent chez Makiko Furuichi une vitalité énorme, néanmoins, on perçoit qu'il y a quelque chose de trouble, plein de contradictions, d'oppositions et de conflit en elle. Ce qui est frappant dans l'exposition, c'est qu'elle se bat contre cela, avec une énergie surprenante.

Éva Prouteau

A vos agendas !

Le prochain petit déjeuner aura lieu le samedi 29 janvier à 10h à la chapelle du Genêteil, autour de l'exposition de Pierre Ardouvin.

Renseignements et inscriptions

Antoine Avignon

02 43 09 21 67 ou 02 43 07 88 96

antoine.avignon@le-carre.org

le carré scène nationale
centre d'art
contemporain
d'intérêt national
pays de
château-gontier